

De la culture réunionnaise pour irriguer travail artistique, recherche et médiation

Retranscription de l'interview vidéo **Brandon Gercara, artiste, militant LGBTQIA+**, Saint-Denis (La Réunion)

Interview réalisée dans le cadre des ressources gratuites

artistforever, 40mcube

Copyright : 36secondes, 2024

Sommaire

De la culture réunionnaise pour irriguer travail artistique, recherche et médiation1

Extrait de la performance filmée PD - Pour Demain, 20171

Présentation2

Quels ont été tes premiers projets artistiques et professionnels ?2

Ce travail de médiation participe-t-il à ton travail artistique et plastique ?3

Que représente le fait d'être artiste associé au Frac Réunion dans ton parcours professionnel ?4

Quels sont les liens entre ta production artistique et ton environnement ?4

Comment développes-tu ton réseau professionnel ?5

Comment développes-tu le projet Majik Kwir ?5

[Musique]

Extrait de la performance filmée PD - Pour Demain, 2017

[Applaudissements]

[Merci. Mes chers partisans, mes chères partisanes, mes cher·ères ami·es, ma chère famille politique, merci. Ce soir, je souhaite vous réunir pour vous sensibiliser sur un enjeu sociétal qui existe depuis trop longtemps. Celui de la classe sociale. Celui de l'homme et de la femme. Nous vivons depuis trop longtemps dans un système binaire, dans un système hétérosexuel, un système

pensé par la majorité, un système de dominants et de dominés, un système de maîtres à esclaves. Il nous faut commencer par abolir la catégorie de sexe. Un homme n'est-il pas tout de même un homme s'il est homosexuel ? Et une femme n'est-elle pas tout de même une femme si elle est lesbienne ? Et bien sûr, être une femme, selon la pensée hétérosexuelle, c'est avoir un homme dans sa vie, mettre au monde des enfants, se marier et j'en passe. Comment peut-on être d'accord avec ces idées aujourd'hui, en 2017 ? Le terme « la femme » est devenu un modèle à devenir. Elle s'impose des règles, elle devient esclave de son propre modèle, alors qu'il y a plusieurs façons d'être femme, ou plutôt d'être humain...]

Présentation

Je suis Brandon Gercara, je suis artiste plasticien et activiste pour les droits des personnes LGBTQIA+.

Quels ont été tes premiers projets artistiques et professionnels ?

Je considère que j'ai commencé à diffuser mon travail artistique à travers un projet qui s'appelle Le PD - Pour Demain. C'est un parti politique qui lutte contre l'hétéronormativité. C'est basé sur un livre de Monique Wittig qui a écrit *La pensée straight* et qui explique que le monde est régi à partir de l'hétérosexualité et comment les autres formes de sexualité, les autres genres, comme être une personne transgenre, comment ces personnes-là ont été éjectés ou en tout cas mis de côté dans la société. Ensuite, j'ai été diplômé de l'École supérieure d'art de la Réunion, d'un DNSEP (Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique) et j'ai rapidement travaillé au Frac Réunion en tant que médiateur culturel. J'ai proposé des médiations numériques, notamment pendant le Covid, où il fallait proposer des nouvelles formes de médiations culturelles, mais j'ai aussi proposé des médiations, en tout cas des projets dans l'inclusion, l'inclusion dans l'art contemporain. J'ai rapidement aussi travaillé sur des projets bilingues, notamment avec le créole et le français, c'est-à-dire présenter les expositions dans les deux langues, que ce soit dans les cartels, dans les éditions ou même dans les médiations orales. Ce n'est pas quelque chose qui se faisait dès le départ dans les institutions à La Réunion. Pour nous, et avec la direction, c'était un projet important parce qu'on se demandait à qui on s'adresse quand on fabrique des expositions, quand on fabrique des œuvres, et pour qui on produit ces expositions. Avec le temps je suis devenu artiste associé au Frac Réunion pour plusieurs raisons. Premièrement parce que la direction du Frac Réunion voulait que je puisse avoir mon mot à dire sur les projets du Frac. Deuxièmement parce que j'avais une

production qui n'était pas forcément traditionnelle, qui n'entraînait pas dans des formes capitalistes. J'avais besoin d'une structure qui me soutienne dans mes projets d'exposition, dans mes projets de résidence, etc.

Le Frac Réunion se situe dans une maison coloniale qui était la maison de l'ancien maître du Stella Mattutina. Stella Mattutina qui est une usine à sucre, qui traite la canne à sucre. Dans cette maison, il fallait faire venir un public. Je me souviens de mes premières médiations où j'ai invité ma famille, qui est créole et qui parle exclusivement créole, et j'ai commencé à faire la médiation en français. Ils se sont sentis rejetés de cette exposition. C'est là où j'ai eu l'idée de faire les médiations en créole réunionnais. L'idée aussi, c'était d'avoir un peu un référentiel qui se rapproche plutôt de la culture réunionnaise. C'est bien pour ça, en fait, qu'au Frac Réunion, il y a eu cette volonté de travailler tout de suite avec les artistes réunionnais et réunionnaises, mais aussi d'avoir un rayonnement sur le monde entier et de réfléchir à comment on arrive à faire des liens entre ces œuvres.

Ce travail de médiation participe-t-il à ton travail artistique et plastique ?

Je crois que le travail autour de la médiation participe clairement à mon travail artistique et plastique. Je pense même que c'est un travail artistique. Quand je propose des productions, par exemple, j'écris des chansons, puisque la culture de la musique, la culture populaire m'intéresse beaucoup. Ça vient parler directement au public réunionnais. Je sais que, par exemple, ma famille ou les personnes que je côtoie ne vont pas de manière naturelle dans les expositions. Il fallait pour moi utiliser des outils populaires en dehors des expositions, par exemple être sur les réseaux sociaux, TikTok, Instagram, etc., pour faire des passerelles entre expositions et réseaux sociaux, espaces publics aussi. Ce sont vraiment des outils que j'utilise dans ma production artistique.

Je me suis dit pendant longtemps que la culture de l'art contemporain n'était pas ma culture. Même en allant à l'École supérieure d'art de La Réunion, le référentiel était un référentiel qui était éloigné de ce que je connaissais, de ce qui était produit à La Réunion. Je me souviens que souvent on ne validait pas ce qui était produit artistiquement à La Réunion. Les choses ont changé, les choses évoluent, mais c'est vrai que quand je décide de produire, c'est que j'ai ça en tête, c'est-à-dire que j'essaie de produire quelque chose qui me ressemble, pas forcément que dans la musique, mais aussi dans ma production cinématographique puisque c'est ce que je produis actuellement.

[Lip sync de l'artiste sur la musique *Love Is Wicked* de Brick & Lace]

Que représente le fait d'être artiste associé au Frac Réunion dans ton parcours professionnel ?

Je pense que le Frac me permet de financer mes projets qui ne sont pas forcément vendables. Je ne fais pas de la peinture, je ne fais pas forcément de la photographie. Souvent, on considère mon travail comme de l'événementiel ou un mouvement social, donc il n'y a vraiment pas de valeur capitaliste. Je pense que sans une structure comme le Frac, je ne pourrais pas produire mon travail artistique. Évidemment le Frac me missionne sur des projets, ce qui me permet de vivre parce que malheureusement ici à La Réunion il n'y a pas non plus de marché de l'art donc il faut trouver d'autres solutions pour produire. En même temps, ça me permet aussi dans mon travail artistique d'avoir un autre rythme. Je pense que c'est ce qui est intéressant dans le travail des artistes à La Réunion, ce qui est très différent de ce que j'ai pu découvrir ailleurs, c'est qu'on n'est pas dans un rapport de production compétitive, d'une production qui est destinée à la vente, parce que de toute façon, il n'y a vraiment pas de marché d'art, donc ça ne nous sert à rien. C'est vrai qu'on a souvent eu ce reproche-là de la part de professionnels de la culture extérieurs, en tout cas de l'Hexagone. Ils nous disent qu'on a une production plutôt lente. Je pense au contraire qu'on a une production qui est plutôt normale, qui est à notre rythme, qui est naturelle. Je trouve qu'il y a vraiment une différence de production, de diffusion de son travail à La Réunion - je pense que c'est lié au fait qu'on soit sur une île aussi - qu'en Europe par exemple.

Quels sont les liens entre ta production artistique et ton environnement ?

Je considère mon travail comme une production politique, c'est-à-dire que c'était pour répondre à une nécessité, un manque. Par exemple, le manque d'espace pour les personnes LGBTQIA+, le manque de travail mené pour les personnes LGBTQIA+ et créoles, et sur le territoire réunionnais, en tout cas sur une île. En même temps, comme je suis amené à diffuser mon travail artistique en Europe, etc., il est difficile pour moi d'amener des objets, d'amener des sculptures, donc il fallait trouver des moyens pour le diffuser. Souvent ça passe par la vidéo, c'est-à-dire la captation de performances, mais souvent avec des productions immatérielles. C'est vrai qu'à chaque fois c'est toute une stratégie de production en fonction d'un contexte qui est celui de La Réunion.

[La civilisation a créé le mythe de la femme, le mythe de son comportement. Mais il faut comprendre, mesdames et messieurs, qu'il n'y a pas de destin biologique. « On ne naît pas femme, on le devient ! » comme le déclare Simone de Beauvoir. Et moi j'ajoute, on ne naît pas hétérosexuel, on le devient. C'est en baignant dans les codes que nous-mêmes nous formons la catégorie de sexe. Les homosexuels sont la preuve que la pensée hétérosexuelle est erronée. Être pédé, c'est sortir du patriarcat. Être pédé, c'est exiger la différence. C'est pourquoi j'appelais mon parti politique «PD - Pour Demain».]

Comment développes-tu ton réseau professionnel ?

J'étais en résidence à la Cité Internationale des Arts de Paris via le programme ONDES. C'est un programme destiné aux artistes des territoires ultramarins, donc des DROM-COM. J'ai fait une résidence pendant trois mois. Cette résidence me permettait d'avoir un lien avec les professionnels de l'art contemporain, parce qu'il est vrai qu'en étant à La Réunion, on n'est pas en lien avec tout le réseau art contemporain. C'est une réalité, en étant à distance, on a besoin de créer des liens. J'ai développé un projet qui s'appelle le *Majik Kwir*. *Majik Kwir*, c'est une fiction, une série de fictions. C'est un conte qui raconte l'histoire des personnages LGBTQIA+, mais de manière fantasmée et de manière comment dire (...), on peut dire de manière féérique. Ça raconte l'histoire d'amour homosexuel pendant la période coloniale et ces personnes sont amenées à fuir. Elles sont chassées par des colons et des personnes esclavisées et donc elles décident de fuir les plantations pour aller vers les hauteurs de l'île. En fuyant, elles arrivent à résister face à la domination esclavagiste, mais aussi homophobe. Ça me permet de créer des archives qui ont été possibles. C'est-à-dire qu'on sait qu'il y a eu des relations homosexuelles pendant cette période, mais il n'y a pas de travail qui a été mené. J'essaie de combler ce vide-là, ce manque-là, par la fiction. Après, il y a d'autres épisodes dans cette série qui parlent d'autres contextes. Mais ça me permet de parler de certains mécanismes qui se jouent à La Réunion, mais aussi dans le monde, autour des questions de violence, des questions de discrimination, et de comment ces personnages vont s'emparer de leur identité et de leur super-pouvoir pour combattre toutes les discriminations.

Comment développes-tu le projet *Majik Kwir* ?

Majik Kwir est un travail sur du long terme. *Majik Kwir* ce n'est pas seulement une histoire, il va y avoir également un livre qui va sortir, des films, c'est aussi une exposition, c'est un festival. En fait on peut dire que c'est un contexte de travail, c'est un prétexte pour produire des œuvres. Pour le produire, je

vais faire plusieurs résidences, donc pas seulement la Cité Internationale des Arts de Paris, mais j'ai pu aller aussi à la Maison Artagon, j'ai pu travailler aussi au Transpalette de Bourges. À chaque fois, c'est bout par bout, j'essaie de financer des parties du projet. Par exemple, à la Cité Internationale des Arts de Paris, j'ai fait financer la production du scénario, donc j'ai travaillé avec une réalisatrice. J'ai fait produire aussi toutes les tenues autour du film. Là actuellement, au Frac, étant donné que je suis artiste associé, l'équipe produit le décor, parce que c'est une gestion totalement différente. J'essaie de mutualiser les dépenses. Donc ça veut dire que si je fais un festival, c'est parce qu'on produit un décor pour le film, et ce décor il reste au Frac et on va produire un festival à l'intérieur. Ça vient croiser des projets, notamment au sein du Frac qui a des missions de diffusion de l'art contemporain au grand public, mais aussi mon projet avec Requeer qui vise à sensibiliser le grand public sur les questions LGBTQIA+. L'idée c'est de croiser, non pas seulement l'art contemporain, mais aussi de croiser les luttes contre les discriminations. C'est financé sur plusieurs plans à chaque fois. Donc pas seulement sur un budget cinématographique, on est sur un budget qui est aussi de l'ordre du festival, de l'événementiel, on est sur un budget d'exposition parce qu'il y a aussi une exposition. Donc voilà, ce sont des choses qui se font petit à petit et le projet est coupé en petits morceaux à chaque fois pour qu'il soit financé à travers des résidences, à travers des expositions, etc.

[Moi, Dominique Payet, président du parti PD - Pour demain, je vous propose un vrai projet de société. Il faut construire ensemble une société qui ne veut ni la patrie, ni l'apatridie, mais qui préfère l'avenir, celui de demain. Alors merci de vouloir le changement ! Merci de vouloir vous battre ! Merci de vouloir vous faire entendre ! Merci de m'aider à bâtir un vrai projet de société !]